

Jean-Pierre DUPLANTIER 2006 Qu'est-ce qu'une lecture figurative ?

Sémiotique et Bible - N ° 124, 21-37

NOTES:

Jean-Pierre DUPLANTIER (CADIR-Aquitaine) présente ici la lecture figurative. Il ne s'agit pas, dit-il, d'une nouvelle méthode exégétique venue faire nombre avec les précédentes, mais d'une posture de lecture. Elle vise un enjeu différent de l'exégèse classique, enjeu de parole et non de savoir, qui touche la chair du lecteur au lieu de chercher à remplir son esprit. Pratiquée dans le cadre de groupes de lecture, elle a ainsi pour impact de construire l'Eglise en tant qu'elle témoigne d'une «force de la paroles».

La lecture figurative de la Bible est un héritage⁽¹⁾. Les pères de l'Église, et d'autres après eux, ont décrit la plupart des briques avec lesquelles ils ont construit une théorie de la lecture de la Bible. La lecture figurative utilise les mêmes matériaux, agencés et façonnés d'une manière adaptée aux situations et au langage qui sont les nôtres, mais pour la même construction.

Ce point de vue va ordonner les quelques indications qui suivent concernant la lecture figurative. Ceci ne visera pas une définition de cette lecture, mais la description d'un parcours, au cours duquel seront disposés quelques éléments permettant de dessiner la «posture» de lecteurs que nous avons prise peu à peu en la pratiquant en groupe.

1 - LA DÉCOUVERTE DE LA SÉMIOTIQUE

La découverte de la sémiotique et sa mise en pratique en groupe nous a conduits à des «gestes de lecture» qui ont modifié notre rapport aux textes⁽²⁾.

C'est la possibilité d'observer et de décrire ensemble les opérations narratives des textes qui a produit le premier déclic. Une procédure réglée par le «schéma narratif» (schéma actantiel et programme narratif) nous a permis en effet d'expérimenter une première forme de «parcours» de lecture. Nous pouvions «construire» ensemble une trame du récit, un scénario probable, un déroulement organisé⁽³⁾.

Notre travail commun visait alors à préciser la quête mise en scène par le texte. Et nous avons découvert ainsi qu'une quête comportait des acteurs et des objets, que ces objets pouvaient changer en cours de route, et que les acteurs n'avaient pas le même point de vue sur ces objets fugitifs, ni le même rôle dans cette aventure. Chemin faisant, nous avons compris que toute œuvre littéraire était un montage, une sorte de monument à visiter, et pas seulement un document du passé.

Cet intérêt pour la question : "que pouvons-nous lire dans le texte ?" -avant même de nous demander ce que l'auteur a voulu dire -, nous a rendus de plus en plus attentifs aux détails du texte : le comportement des acteurs, les mouvements dans l'espace, les moments des processus de changement.

Découvrant alors, plus ou moins confusément, qu'une part de ce qui commandait la construction d'un énoncé lors de son écriture, pouvait à nouveau œuvrer dans la lecture, nous avons commencé à percevoir la portée des propositions théoriques de Greimas concernant l'énonciation. Les énoncés d'un texte nous sont réapparus alors comme la manifestation d'une «mise en discours», d'un acte d'énonciation, relevant d'une instance interne - ou immanente - qui déployait un parcours de signification. «Lire [n'était plus] extraire du sens qui serait contenu dans le texte comme le jus dans

l'orange. Lire, c'est accepter d'être mis en quête de sens sur les chemins qui s'indiquent par l'organisation interne du texte.⁽⁴⁾» Nous nous sommes alors mis en route, allant de surprise en surprise, vers une signification, qui nous échappait toujours par quelque biais ⁽⁵⁾.

2 - LES FIGURES

2-1 - Le «surplus du narratif»

La lecture en groupe démultiplie les observations. Les conduites narratives se prêtaient plutôt bien à notre travail. Mais assez rapidement nous tîmes connaissance avec une fâcheuse tendance des Écritures bibliques à disposer sur ce chemin de lecture des détails qui, visiblement, n'obéissaient pas vraiment à la logique narrative.

Un exemple parmi d'autres : lors d'une lecture d'Exode 2, les premières remarques ont tourné dans le champ du jeune garçon de la famille des Lévi. La situation des fils d'Israël en Égypte s'était brutalement dégradée avec l'arrivée d'un roi qui n'avait pas connu Joseph (Ex. 1, 8) et cette servitude était toujours en place à la mort de ce roi (Ex. 2, 23). Durant cette période, un fils des Lévi (Ex. 2, 1) échappe au sort des garçons des Hébreux à travers un certain nombre d'actions réalisées par la mère de l'enfant, la fille de Pharaon et la sœur du garçon. L'effet de cette enfance mouvementée dans la personnalité de Moïse est raconté lors de sa sortie vers ses frères (Ex. 2, 11-15) : il tue l'égyptien et tente en vain de calmer la violence qui s'était installée entre ses frères. Le déplacement au pays de Madian semble lui offrir une nouvelle chance. Il se marie, a un emploi et un fils, Gershom. Mais le rapprochement entre les deux nominations qui clôturent ces séquences, celle de Moïse par la fille de Pharaon, en 2, 10, et celle de Gershom par son père Moïse, en 2, 22, semble indiquer un échec de ce parcours : Moïse est un émigré partout où il va. Sa compétence de héros possible pour la libération de son peuple s'avère nulle : les fils d'Israël gémissent toujours dans la servitude (2, 23). C'est le cri du peuple montant vers Dieu et entendu de Lui qui propose une nouvelle phase du récit (Ex. 2, 24-25).

L'un des lecteurs du groupe attire alors notre attention sur une série de détails singuliers : le **fleuve** d'abord, au bord duquel la mère dépose l'enfant et où descend la fille de Pharaon pour se baigner; la déclaration de la fille de Pharaon : «je l'ai **tiré des eaux**» et enfin **le puits** où Moïse rencontre les filles de Jéthro. Ces trois indications peuvent facilement être rangées dans la catégorie des espaces et des moments où les acteurs jouent une part de leur rôle. Mais **la série des trois**, dispersés dans le cours du récit, alerte sur la possibilité d'une autre construction que celle d'un programme narratif. Il y a un «surplus du narratif» ⁽⁶⁾.

D'autres avant nous avaient rencontré ce genre d'épreuve. Origène, notamment, appelait ces pierres sur le chemin de la lecture des points d'achoppement, et en désignait la fonction salutaire : il s'agit d'arrêter le lecteur dans sa quête hâtive du sens, de nous en barrer l'accès et de nous chasser vers une autre voie : «le langage en sa matérialité signifiante», selon l'expression de Louis Panier ⁽⁷⁾.

2.2 - Les réseaux figuratifs.

Dans l'exemple de notre lecture d'Exode 1-2, nous avons à notre disposition quelques significations à portée de la main. Le fleuve était celui où les Egyptiens devaient jeter les garçons des Hébreux (1, 22), «les eaux» dont la fille de Pharaon avait tiré l'enfant, qu'elle considérait comme son fils, semblaient évoquer la naissance, quant au puits il servait à puiser, à remplir les auges et à abreuver le bétail (2, 16), tout en désignant le lieu de la rencontre.

Nous avons appris en effet à distinguer le choix que décidait tel texte dans sa propre mise en discours parmi les multiples significations que pouvaient offrir à ces éléments figuratifs les

dictionnaires, les mentalités à travers l'histoire et nos propres usages ⁽⁸⁾. Il nous restait maintenant à préciser ce que le rapprochement de ces trois éléments ouvrait comme nouvel espace de lecture. La figure de l'eau avait sans doute joué son rôle dans notre observation. Mais la polysémie de ce domaine figuratif est telle qu'on peut y naviguer indéfiniment sans jamais fouler à nouveau le sol du texte. Car ce fleuve, ces eaux dont parlent la mère adoptive et ce puits sont des éléments concrets avec lesquels ce texte tisse des liens singuliers. Ce n'est pas la richesse d'un thème⁽⁹⁾ qui pouvait nous faire avancer, mais, peut-être, le traitement spécifique de tels réseaux figuratifs.

Sur cette voie nous avons d'abord constaté que cet enchaînement de grandeurs figuratives, dont les manifestations émergent à tel ou tel moment du parcours narratif, opérait un brouillage du sens, une cassure dans le cours de la lecture. Dans la dynamique des parcours figuratifs quelque chose échappe à la visée référentielle et à la signification⁽¹⁰⁾. Ici encore il y a un «surplus du figuratif». François Martin écrit : «Ce point central de toute l'organisation du contenu, nous le désignons du terme de figural, que nous reprenons des propositions faites par J. Geninasca, et qui sert à désigner ce statut proprement discursif des figures dont la référence au monde naturel et les valeurs de sens thématiques ne suffisent pas à rendre compte.» ⁽¹¹⁾

Ne disposant plus de parcours balisés, force a été de constater que la perception de réseaux figuratifs pouvait sonner le retour d'une effervescence de l'imaginaire et du symbolique, télécommandés à notre insu par les positions sociales des lecteurs, l'état personnel de leur chemin, de leurs représentations théologiques, de leurs engagements familiaux, sociaux ou ecclésiaux. Nous trouvant devant des manières de parler inattendues, nous faisons spontanément appel à tel ou tel fondement de notre condition, à des valeurs, à la puissance de la raison, ou à diverses forces auxquelles nous avons collaboré ou par lesquelles nous avons été écrasés. La reconnaissance d'une instance d'énonciation dans toute mise en discours, écrite ou parlée, devint une épreuve : la lecture de la Bible en groupe débordait allégrement la position d'énonciataire dans laquelle nous avions commencé le travail.

2.3 - L'enchaînement des figures et le déroulement narratif.

Il m'a semblé que dans ces moments où le cours de la lecture devient instable, se signalait un trait assez étonnant des réseaux figuratifs, à savoir que les grandeurs figuratives s'y trouvent d'une part dans un rapport de succession et que, d'autre part, chacune d'entre elles ouvre son propre horizon.

Dans le récit d'Exode 1-2, le fleuve, le «je l'ai tiré des eaux» de la fille de Pharaon et le puits arrivent à des moments distincts de la mise en discours. Mais chacun de ces éléments figuratifs donne lieu à des différences insolites. Le fleuve appartient à la procédure imaginée par le roi pour éliminer les fils des Hébreux : Jetez-les au fleuve. Et, tout de suite après, c'est Madame Lévi mère qui imagine, à son tour, une corbeille flottante pour déposer son fils au bord du fleuve. Le fleuve devient ainsi un espace ambivalent pour des programmes contraires : éliminer un enfant ou lui laisser une chance. «A Dieu va !» disaient les marins de chez nous. Cet élément concret ne produit pas un morcellement de la signification, ni un embranchement où il faut choisir sa route, mais une polysémie clairement délimitée, pour laquelle le lecteur est invité à construire l'horizon susceptible de rendre compte des contraires ainsi posés côte à côte : des eaux dangereuses qui emportent les enfants, une sorte de tombe pour eux et une rive tranquille où on peut déposer un berceau, ou se baigner.

Plus loin, dans le cours du récit, une déclaration de la fille de Pharaon : «je l'ai tiré des eaux» peut fort bien entériner simplement le geste de sauvetage de l'enfant abandonné au fleuve. Cependant cette expression appartient, selon le cours du récit, à un acte de nomination, et elle survient au terme d'une séquence où l'enfant en question va passer successivement du ventre de sa mère, à une corbeille posée au bord du fleuve, puis entre les mains de la fille de Pharaon, et de nouveau confié à

sa mère, qui grâce à la sœur, devient nourrice salariée, et enfin retourne chez la fille de Pharaon. Quel parcours ! Moïse va le porter toute sa vie, ce nom qui aura mis tant de temps à être posé sur lui. Deux femmes pour un enfant, de quelles eaux fut-il tiré ? Rien n'oblige un lecteur à naviguer si loin. Mais lorsque cette question fait surface dans la lecture d'un groupe, faut-il la jeter au fleuve ? Difficile. C'est trop tard, trop de détails du texte paraissent tout à coup se liguer pour tracer un horizon de ce genre.

Et voici le puits. Au bout de cette nouvelle séquence, une autre nomination, celle de Gershom, par son père Moïse, lequel a commencé par changer les règles des bergers concernant l'usage du puits entre garçons et filles. Mais restons-en là pour cet exemple.

Retenons seulement que le déroulement narratif et l'enchaînement des figures vont de concert. C'est le mode d'articulation des éléments de ces deux types de parcours qui diffère. Mais alors qui commande l'exécution de ces deux portées distinctes d'une même partition ? Si cette musique jouée sur deux claviers renforce l'hypothèse d'une instance d'énonciation qui commande la mise en discours selon une telle orchestration, qu'en est-il de l'expérience que font les lecteurs lorsqu'ils s'efforcent de se mettre en position d'énonciataires de l'œuvre ?

3 - LA PAROLE ET LA LOI DES SIGNIFIANTS

Nous savions que la lecture figurale était liée au retour de l'énergie créatrice de la parole dans l'analyse littéraire. Nous savions que les textes inspirés sont des œuvres faites avec du langage, traversées par des vents puissants, éveillant les endormis, soignant les blessés et enchantant les voyageurs. Nous avons compris que c'est pour cette raison que les enfants demandent qu'on leur raconte à nouveau le même récit, deux fois, trois fois, simplement parce qu'ils aiment ce genre de voyage, même s'ils connaissent déjà l'histoire.

Mais quand les enfants sont grands, ça n'amuse plus personne. A la rigueur, quelques-uns peuvent retourner à ces grands récits pour en savoir plus sur ces réalités d'hier. Quelques autres peuvent encore trouver quelque jouissance, spirituelle comprise, à jouer avec leur imaginaire ou à réveiller le feu tourbillonnant des symboles. Un plus grand nombre ont maintenu un certain contact avec ces textes, pour légitimer leur analyse, leur jugement et leur engagement. Mais lorsque la lecture de tels textes se met à chahuter nos représentations, à s'immiscer insolemment dans des zones protégées de notre existence, tout en suscitant une soif profonde et des liens entre nous, il faut bien se risquer à interroger plus avant ce dynamisme qui visite cette pratique. Quelle est cette parole qui opère à l'intérieur même de l'énonciation ?

Certes la «loi des signifiants», théorie issue des travaux de Freud, et largement développée par J. Lacan, nous avait informés du risque. Dès que la parole entre en jeu, dans l'écriture et la lecture, comme dans nos conversations, une coupure se produit entre les mots et les choses. Nos discours ne peuvent pas tout dire ? Quelque chose passe à la trappe et s'incorpore en nous comme perte, sans que nous puissions dire pour autant quoi est perdu, mais constater seulement qu'il y a quelque chose de perdu.

Notre chair se trouve alors travaillée par la «Parole». Celle-ci y creuse une division. Non pas un écartèlement, ni un morcelage, mais une sorte de brisure qui, étrangement, nous fait tenir. La lecture figurale nous amène jusqu'à cet effet de soustraction, où tout ne peut être dit, classé, étiqueté, expliqué. La diversité et la mobilité des objets, ainsi que le pullulement des figures nous renvoient bien au monde, mais pour nous en faire sortir. Une lucarne s'ouvre dans nos fantasmes, comme une fenêtre par laquelle la lumière peut revenir encore, ou peut-être même quelqu'un, enfin !

Mais cette expérience première ne facilite pas toujours l'entrée dans cette aventure de lecture en groupe, ni la persévérance de cette pratique. Trop de choses paraissent plus urgentes. A moins que cet effet de soustraction ne soit reconnu comme une nouvelle chance dans l'histoire de nos rendez-vous manqués, comme des retrouvailles heureuses avec un premier amour, enfoui mais tenace.

Une décision est à prendre pour les lecteurs⁽¹²⁾. Ou bien nous en restons à un certain tremblement dans les signes, encore prisonniers de la convoitise récurrente du sens, en vue de l'utiliser, de l'échanger ou de l'accumuler. Ou bien nous consentons qu'à travers notre quête de signification et l'usage de nos compétences relevant de notre accès à la parole, une autre œuvre soit en cours, en laquelle chacun de nous est tiré des eaux pour une autre fin, que nous ne pouvons pas nous représenter⁽¹³⁾.

«Mais si nous ne savons pas où il va, comment pourrions-nous en connaître le chemin ? »⁽¹⁴⁾

4 - LES «INSTRUCTIONS DE LECTURE» OFFERTES PAR LA BIBLE.

Si l'instance de l'énonciation est un point de vue théorique susceptible de relancer l'attention au dynamisme de la parole en toute œuvre littéraire, sa mise en œuvre dans la lecture de la Bible en groupe apporte, à son tour, une perspective et une rigueur, qui élargit puissamment le domaine de la lecture figurative. Celle-ci retrouve alors toute la richesse de l'héritage que nous ont laissé nos pères.

La fréquentation de la Bible en groupe selon ce mode de lecture installe rapidement les lecteurs devant un premier constat : un même souffle tient ensemble la collection de livres qui la constituent.

4.1 - Dans la Bible, les réseaux figuratifs ont déjà une histoire.

La première perception concrète de l'originalité de ce corps d'écrits composés à diverses époques concernait la connivence d'un grand nombre de parcours figuratifs. Certes des morceaux de réseaux figuratifs mis en œuvre dans la Bible peuvent avoir un air de famille avec d'autres monuments de la littérature. Mais à l'intérieur de la Bible, ces réseaux ne se contentent pas de se ressembler, ils s'appellent et se répondent les uns les autres.

Revenons une dernière fois sur le chapitre 2 de l'Exode. On peut être surpris, déjà, de la solution donnée par le roi d'Egypte à son peuple pour éliminer les enfants mâles des Hébreux : les jeter au fleuve. Mais d'où vient à Madame Lévi l'idée de construire une «boîte», devenue une « arche » dans les traductions françaises, qu'elle enduit de bitume, pour y déposer son fils et placer le tout au bord du fleuve ?

Plusieurs traits communs au début du livre de la Genèse et dans ces premiers chapitres de l'Exode invitent à risquer un lien entre le geste de la mère de Moïse et celui de Noé, qui sur l'ordre et les plans de Dieu, construit l'arche célèbre qui porte son nom. Le déluge, un fleuve qui emporte les fils, et par deux fois une même boîte flottante pour laisser aux enfants des hommes le temps que leur vienne une autre issue que la mort, le rapprochement est difficile à éviter. Mais qu'est-ce que les lecteurs peuvent-ils en faire ?

S'agit-il d'un emprunt littéraire ? Il s'agit alors d'une fiction, sans aucun soubassement historique. Ou bien peut-on tenter l'hypothèse d'un acte de mémoire de la mère de Moïse. Mais alors il s'agit d'un risque qu'elle prend sur une parole, lovée dans un récit, que ses pères lui ont transmis. Et si c'est le cas, ce geste inscrit dans le récit un nouvel élément figuratif au compte des fils d'Israël, celui d'une décision prise en mémoire de l'Alliance que Dieu a conclue avec son peuple.

Comment les lecteurs vont-ils interpréter cette présence d'une source dont les hommes ne maîtrisent pas l'émergence ?

Cette situation de lecture n'est pas anodine. Car elle engage ce que l'opération figurale met en route: si celle-ci commande la mise en discours, quelle est sa visée anthropologique ?

Dans le débat qui oppose les sémioticiens et d'autres analystes de la littérature, J. Geninasca⁽¹⁵⁾ prend position pour l'existence d'une rationalité autre que celle de la raison qui domine nos discours quotidiens ainsi que ceux de la science ou de la technique. De celle-là « dépendent la cohérence et la forme particulière d'intelligibilité des discours mythiques et, au nombre de ceux-ci, des discours littéraires. » Et il conclut : « Il n'est pas de ciel qui ne soit ciel des hommes, ou d'un homme, et la malédiction est d'abord l'effet d'une foi à laquelle il est possible d'opposer un croire régénérateur, véridique, garant du sens et de la vie. »⁽¹⁶⁾

Or, la figure de l'arche, tant dans le récit de l'Exode que celui de la Genèse, questionne précisément cette position d'une totale liberté de l'homme dans l'opération figurale. Il existe chez nous des liens qui nous tiennent avant même que nous les ayons vu venir, et, dans ces textes, l'Alliance entre Dieu et les hommes semble en faire partie. Il est peut-être un ciel qui ne soit pas seulement celui que les hommes veulent pour se forger une foi dans la vie.

En tout cas, lorsque le déluge emporte tout à cause de la violence, que déclenche la façon dont les hommes, qui se prennent pour des héros, ne prennent des filles que parce qu'elles sont belles, le livre de la Genèse replace au centre (Gn., 6, 11-14) l'une des dimensions majeures du propos créateur de Dieu. Homme et femme, Il avait créé l'homme; «à son image» Il les a créés (Gn., 1, 26-28). Et c'est «la mauvaise jonction»⁽¹⁷⁾ des hommes et des femmes qui corrompt une fois encore l'œuvre de Dieu en cours. C'est donc Lui seul qui reprend la main en dictant à Noé les plans de l'arche, afin que Noé rassemble par couple tous les êtres vivants, et que les fils des hommes aient à nouveau le temps qu'il faut, pour apprendre la différence entre vivre selon l'espèce et marcher selon l'image divine. Récit mythique peut-être, mais opération figurale néanmoins qui tisse les fils du récit autour de l'œuvre de Dieu et non autour d'un projet d'humanité autonome, lequel n'en finit plus de remplir la terre de violence.

Et cela recommence dans l'autre livre, celui de l'Exode. Cette fois, c'est entre deux peuples, entre les fils d'Israël et l'Égypte, que la «mauvaise jonction» réapparaît. Et à nouveau une arche est construite, dans le seul but qu'un garçon au moins passe entre les bras de deux femmes, l'une hébreu, l'autre égyptienne, et que se profile ainsi le dénouement tenu secret : «de deux peuples je n'en ferai qu'un seul.»

Plus avant encore, on appellera «arche» le coffre où étaient gardées les tables de la Loi, puis les rouleaux du Livre dans le Temple et plus tard dans les synagogues. Comme s'il existait une chambre intérieure au cœur d'Israël et de sa littérature, où se maintenait la présence active du propos créateur de Dieu, quels que soient les tours et les détours de l'aventure de ce peuple témoin.

4.2 - L'un et l'autre Testament, la «coupure instauratrice»

Une autre dimension, décisive, s'offre aux lecteurs du «corpus biblique». Pour les chrétiens, deux Testaments se succèdent et s'articulent dans cette même collection de livres qui constitue la Bible.

- La coupure est clairement formulée. **«Depuis les jours de Jean le Baptiste jusqu'à présent, le royaume de Dieu est violenté, et des violents s'en emparent. Car tous les prophètes et la Loi ont prophétisé jusqu'à Jean; et si vous voulez l'admettre, c'est lui l'Elie qui doit venir.»** (Matthieu 11, 12-14.) «Cette parole de Jésus pose une double affirmation : il y a un temps pour la prophétie et la loi et un temps pour agir, pour passer à l'action»⁽¹⁸⁾,

Le premier temps va jusqu'à Jean le Baptiste. C'est le temps de la patiente pratique de la parole aux prises avec les choses, de la révélation sans cesse réécrite, interprétée et oubliée, de l'action de Dieu dans l'histoire. La promesse s'approche sans cesse, comme le dit Etienne dans les Actes des apôtres (7, 17), mais tarde toujours, comme un monde qui, de génération en génération, ne se laisse jamais saisir.

«Puis soudain surgit le temps de l'urgence, du passage à l'action. Les termes grecs employés ici : *biazetai* et *biastai* évoquent une sorte de force ou une pression de la vie (bios), moins une violence destructrice qu'un coup de force pour passer à autre chose, changer de cap et attester dans le réel le vrai de ce qui était en attente. Après le premier testament vient l'événement, le Royaume de Dieu exposé comme tel à la vivacité de la préhension, comme livré corporellement à qui s'en saisira.»

Longue durée d'un côté, «comme un éclair» de l'autre. D'un côté le temps qui passe, où chaque grande crue apporte ses catastrophes destructrices et ses alluvions fertiles. De l'autre un événement inattendu, insolent qui désobéit à l'histoire.

- L'articulation de ces deux composants franchement différenciés est tout autant structurante de la totalité du récit biblique. L'ensemble des textes du Nouveau Testament obéit en effet explicitement à la logique, ainsi formulée notamment par Marc : «Le fils de l'homme s'en va selon ce qui est écrit de lui». (Mc.,14,21)

Ainsi la Bible chrétienne, l'un et l'autre Testament, séparés et unis, est un fait littéraire dont l'histoire, comme enchaînement réglé d'événements, ne peut-être la seule dimension : «Avant qu'Abraham fut, je suis» déclare Jésus. Elle est affaire de structure, et présuppose cette sorte d'expérience que nous pouvons dire christique⁽¹⁹⁾, l'expérience des disciples de Jésus, pendant les quelques années de leur vie avec lui, puis au temps de la constitution et des premiers développements de l'église.

Dès lors, s'il y a bien deux testaments dans le livre, qui a recueilli les écritures de la prophétie et de la loi puis les écrits consécutifs à ce qui se passe depuis Jean, pourquoi fallait-il qu'il y ait d'abord le premier, puis le second Testament, et pourquoi fallait-il, le second étant survenu, que demeurent l'un et l'autre Testament ?

Ici encore, c'est l'opération figurale, construite par les lecteurs comme la plus cohérente avec l'ensemble de la mise en discours de la Bible, qui offre une réponse : les Écritures s'accomplissent, non pas dans une pensée, enfin mise au point et complétée, ou dans une deuxième version ou édition de la Bible, mais dans un corps, celui de Jésus Christ.

Avec cette «révolution christique», les hommes peuvent envisager que ce ne soient pas les idées qui mènent le monde, mais ce qui se trame dans leur corps sur l'intimation de cette voix inconnue qui travaille leur chair.

5 - PLACE DE L'ÉNONCIATAIRE ET POSTURE DES LECTEURS

Envisager les choses de la vie à cette autre échelle déploie encore la portée de la lecture figurative. Sur deux points :

- Le premier concerne les possibilités de la sémiotique à ouvrir la lecture à un nouvel horizon de la signification. «Les Écritures ne nous sont pas transmises, dans le cadre d'une «communication», comme information(s) ou programme de formation. Elles s'attachent, du début à la fin, à l'appréhension prudente et circonspecte d'une dimension non énonçable de notre condition et de notre expérience. Elles construisent comme une demeure pour une autre Vérité, celle qui revient

d'un lointain oubli et qui parle à notre insu. Elles abritent une «révélation», en étant ce qu'elles sont, Ecritures, donc «lettre», scellant dans le texte ce à quoi la lecture aura à rendre vie, force expressive et énergie d'éternité.» ⁽²¹⁾

- La seconde concerne l'enjeu de la pratique de la lecture de la Bible en groupe. Celle-ci n'est plus seulement en effet une nourriture pour la foi, nous permettant de l'augmenter en vue d'une place dans le Royaume de Dieu. Elle devient une occasion de nous exposer à l'attraction de ce corps que nous ne connaissons pas. Celui-ci en effet inscrit, une fois pour toutes, dans la chair des hommes, disponibles à la Parole, un Souffle qui prend les commandes de notre âme - notre «psuché» comme le disent ces textes -. Il peut produire alors, dans la citadelle de notre conscience, une soustraction dans l'architecture de notre éthique, laissant la place à une certaine «folie» dans nos rapports aux autres et à notre propre corps. C'est ainsi qu'il nous ouvre la voie sacramentelle, c'est-à-dire une assemblée consentante à l'action même du Christ rassemblant en son corps toute la création.

De proche en proche, la lecture figurative est devenue ainsi pour nous beaucoup plus qu'un choix épistémologique entre diverses manières de lire la Bible. Réinscrivant la Parole au centre énergétique de tous nos usages du langage, elle est devenue part d'un héritage dans lequel nous avons à travailler et à nous donner de la peine, habités par le désir fou que s'accomplisse chez nous le propos créateur de Dieu. Peut-on dire que cette pratique en groupe est une sorte d'arche, où nous est donné le temps qu'il faut pour nous laisser apprivoiser par le Christ et son invitation à «une mort à vivre et une vie à croire.» ?

Je ne suis pas loin de le croire. Cette lecture, en effet, reconstruite grâce aux travaux de la réflexion contemporaine, nous a, pour sa part, tiré des eaux de la violence de la vie que nous menons, réveillant en nous la vie qui nous vient du Fils bien aimé.

Sur ce chemin, la lecture figurative nous a finalement dévoilé les deux versants de sa vraie nature.

D'abord sa capacité à offrir des conditions favorables aux lecteurs, afin qu'ils participent à la construction d'une signification la plus cohérente possible avec la mise en discours manifestée par tel ou tel texte... et à pouvoir le faire en groupe. Situer auteur et lecteur hors champ de l'énonciation a servi notre pratique.

Dans le même temps, la structure en mouvement qui la sous-tend, et que nous avons nommé «opération figurale», nous a permis de quitter une conception du texte de type «génératif». Ceci nous a permis de réenvisager une articulation possible entre la place d'énonciataire et la position des lecteurs, si prégnante dans la pratique de la lecture en groupe.

Il nous est apparu en effet qu'une sorte de topologie était à l'œuvre dans l'énonciation du récit biblique. Comme dans toute construction scientifique, nous n'avions certes pas accès à la source énergétique originelle, que, selon notre tradition, nous appelons l'œuvre de Dieu. Mais nous avons quelques possibilités d'apercevoir de loin l'enchaînement de quelques-uns de ces effets, que les Pères de l'Église appellent l'économie divine.

Au foyer actif de cette économie se tient le parcours figuratif de la venue de la Parole de Dieu dans la chair, en la personne de Jésus-Christ, transfigurée par sa mort et sa résurrection «selon les écritures»

Bien sûr des lecteurs peuvent ne pas saisir le coup de force que certains détails d'un texte produisent dans cette zone mystérieuse de nous-mêmes, où il est question de notre contact avec une alerte ou une instruction issue directement de la Parole de Dieu. Plus ou moins consciemment, ils ne veulent pas de ce retour inopiné de la rencontre. Certains peuvent même réagir brutalement.

Mais la possibilité demeure d'une transformation du geste de lecture en expérience fugitive d'une rencontre. Là se tient l'émergence d'une construction de liens inattendus entre les personnes. L'Eglise devient alors, en ce lieu, énonciataire et témoin dans le monde d'une forme de rassemblement des hommes, relevant de la puissance de la «Parole»,

Jean-Pierre DUPLANTIER

NOTES

- 1) Longtemps considérée comme une proposition plus ou moins avortée de la modernité, la lecture figurative s'inscrit dans l'histoire de la tradition chrétienne concernant les études bibliques. Dans une conférence prononcée par Jean DELORME, à Tananarive en 1990, devant l'Académie malgache, l'initiateur de la rencontre de la sémiotique et de la lecture de la Bible, disait : «la rencontre entre sémioticiens et église était inévitable ou moins pour deux raisons. Les uns et les autres s'intéressent au sens dans et par le langage. Et de plus les sémioticiens modernes retrouvent de vieilles questions qui se posaient déjà pour les lecteurs de la Bible qu'étaient par exemple Philon d'Alexandrie, Origène, saint Augustin. Ce dernier a écrit avec le «De doctrina christiana» le premier traité de sémiotique.» Dans «Sémiotique et Bible», n° 66, juin 1992, p. 39.
- 2) Nous cherchions, à la fin des années 60, un mode de lecture permettant que «l'accès à la sainte Écriture soit largement ouvert aux chrétiens», selon l'expression quelque peu novatrice de la constitution Dei Verbum, promulguée en 1965. Un contact direct avec les textes, dans le cadre d'une lecture en groupe, nous a paru facilité par les propositions de A. J. Greimas, telles que nous les avons découvertes au Centre d'Analyse du Discours religieux (CADIR) de l'Institut catholique de Lyon. Nous n'avions alors qu'une perception toute relative des enjeux de ce choix. Notre visée fut d'abord pragmatique : permettre aux lecteurs de participer, dans l'état de leurs connaissances et du chemin où ils se trouvaient, à l'interprétation des textes bibliques, selon ce que l'Église semblait souhaiter.
- 3) Le passage, jusque là obligé, par l'introduction d'un expert concernant les conditions de production des textes et par l'exposé de son interprétation, pouvait attendre. Les auditeurs pouvaient commencer à devenir lecteurs, à établir, même modestement, un premier contact avec le texte.
- 4) Jean Delorme, art. cit. p.41.
- 5) La lecture en groupe a grandement facilité ce premier changement de posture devant un texte, dans la mesure où l'opérativité de la mise en discours dans le texte était palpable dans l'opérativité de l'observation réglée des opérations décrites par les lecteurs. Chaque lecteur ne relève pas les mêmes détails; parfois même, certains proposent des explications qu'aucun élément du texte ne vient étayer. Décider ensemble de nous en tenir à ce que montre la mise en discours nous permet de mesurer à quel point notre premier contact avec le texte peut être brouillé par des lectures convenues, une interprétation déjà formatée, ou des préoccupations diverses du moment. Revenir alors à une observation patiente et rigoureuse du texte opère non seulement un véritable débrayage de ces premières impressions, mais nous permet de découvrir notre capacité de lecteurs à construire un parcours de lecture, et, pas à pas, en conjuguant nos remarques, à entrer dans la richesse, souvent inattendue, de ce que le texte gardait en attente de notre visite.
- 6) Jean Calloud a écrit : «Il y a plusieurs «manques» dans un récit, deux au moins qui sont irréductibles et donnent lieu à deux sortes de déplacements : le premier manque seul a été bien repéré et son extension a été majorée. C'est le manque visible et réparable, qui donne lieu à déplacement et à correction. Il y a pour ce manque comme un «objet» proportionné dont l'attribution est sanctionnée comme réussite au moins relative. Le second manque passerait inaperçu si certains textes n'en imposaient l'hypothèse, car il n'est visible ni corrigible et ne s'accommode d'aucune attribution d'objet. Il ne donne donc pas lieu à un second déplacement semblable au premier ou à une phase tout à fait indépendante du premier déplacement. C'est pourtant un manque véritable, plus radical que l'autre, et sans lui aucun texte n'existerait. Le premier manque est bien connu parce qu'il est facile à penser et à décrire, étant manque de ceci ou de cela. Le second s'atteste dans ses effets et sa transformation en «marque». Il ne peut se décrire. Il prend corps, ou il prend figure dans un corps.» J. Calloud, Sur le chemin de Damas, Sémiotique et Bible, n° 40, déc. 85, p. 35.
- 7) Louis Panier, La naissance du Fils de Dieu, Paris, 1991, p. 92, note 17.
- 8) L'interprétation de la composante figurative des textes peut relever d'une sémiotique inférentielle qui décrypte les indices figuratifs du discours à partir des règles et réseaux du savoir commun et reconstitue un «monde du texte» selon une validité mesurée à ce savoir commun. On trouvera chez U. Eco les principes théoriques et méthodologiques d'une telle sémiotique interprétative (Umberto Eco Lector in Fabula, Paris Grasset, 1985).

- 9) On trouvera dans J.Courtés, *Analyse sémiotique du discours. De l'énoncé à l'énonciation*, Paris, Hachette, 1991, p. 161 s, une mise en perspective de cette conception du figuratif.
- 10) Louis Panier, «Polysémie des figures et statut figural des grandeurs figuratives : l'exemple de la Parole des Mines (Évangile de Luc, 19, 12-27)» in S. Rémi et L. Panier, Éd- *La polysémie ou l'Empire des Sens, Lexique, discours, représentations*, PUL, Lyon, 2003.» , p. 3
- 11) François Martin, *Pour une théologie de la lettre*, Cerf, Paris, 1996, p. 149-151.
- 12) Le débat sur les méthodes touche ici à ses limites. Il ne s'agit plus de procédures de lecture, mais bien de posture des lecteurs devant les textes.
- 13) De ce point de vue, ce ne sont plus les lecteurs qui cherchent à se représenter ce que les textes ou les événements nous offrent comme horizons possibles de leur destinée humaine, mais c'est chacun d'eux qui est représenté par un signifiant «pour» un autre signifiant, assujetti, avec les autres, à une naissance dans et par la Parole. Celle-ci révèle alors sa puissance. Elle nous échappe. De la chaîne de signifiants où nous nous éveillons, elle seule en effet tient le premier et le dernier. Du fleuve de la vie qui nous emporte, nous voici tirés, ou plutôt attirés par «une eau vive qui murmure et qui dit au-dedans de moi : viens vers le Père !»> (Ignace d'Antioche. *Lettre aux Romains*, VII, 2).
- 14) Jean 14, 5.
- 15) J.Geninasca, *la parole littéraire*, p.163-174. L'article avait paru sous le titre : «Figures de l'énonciation dans la poésie de René Char», in *Sud*, Actes du colloque international René Char, 20-22 juin 1983, Marseille 1984, pp. 39-48.
- 16) Pierre Sadoulet, dans la postface du livre de J. Geninasca, cité ci-dessus, insiste : «Le discours artistique moderne ne peut se concevoir que comme la quête identitaire d'un espace de liberté, donc d'originalité. En produisant un tel discours le Sujet voulant tente de trouver un espace fiduciaire de signification satisfaisant pour le Sujet voulu, dans un dialogisme nécessaire avec et contre le Discours commun - avec et contre le marché du sens dont le caractère déceptif crée le besoin même de l'activité de création.» p. 287.
- 17) Paul Beauchamp, *L'un et l'autre testament*, tome II, Seuil, Paris 1990, pp. 280 et 268-271.
- 18) Jean Calloud, «Ces Écritures qui devaient s'accomplir», conférence au colloque Olivette Genest, Montréal, 2002.
- 19) Le terme «christique» est préférable à celui d'expérience «chrétienne», qui aurait une connotation de doctrine et ne conviendrait pas ici. Il s'agit de rendre témoignage à une expérience d'une nature très particulière, en ce qu'elle confirme la non conclusion des écritures plutôt qu'elle n'en réalise les prédictions. Le terme «christique» convient à cette particularité de l'événement auquel témoignage est rendu dans le NT.
- 20) Jean Calloud, texte inédit de 1997.